

SÉVRYNA  
LUPIEN

STANKÉ

**JE NE SUIS  
PAS DE CEUX  
QUI ONT  
UN GRAND  
GÉNIE**



SÉVRYNA  
LUPIEN

**JE NE SUIS  
PAS DE CEUX  
QUI ONT  
UN GRAND  
GÉNIE**

STANKE  
Une société de Québec Média

## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Lupien, Sévryna, 1984-

Je ne suis pas de ceux qui ont un grand génie

ISBN 978-2-7604-1190-6

I. Titre.

PS8623.U68J4 2017

C843'.6

C2016-941995-9

PS9623.U68J4 2017

Édition : Marie-Eve Gélinas

Révision et correction : Isabelle Lalonde et Julie Lalancette

Couverture et mise en pages : Clémence Beaudoin

Photo de l'auteure : Michel Paquet

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

### Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

| **Canada**

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions internationales Alain Stanké, 2017

Les Éditions internationales Alain Stanké

Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média

La Tourelle

1055, boul. René-Lévesque Est

Bureau 300

Montréal (Québec) H2L 4S5

Tél. : 514 849-5259

Télééc. : 514 849-1388

[www.edstanke.com](http://www.edstanke.com)

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN : 978-2-7604-1190-6

### Distribution au Canada

Messageries ADP inc.

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél. : 450 640-1234

Sans frais : 1 800 771-3022

[www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)

### Diffusion hors Canada

Interforum

Immeuble Paryseine

3, allée de la Seine

F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex

Tél. : 33 (0)1 49 59 10 10

[www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)

*Je crois au silence. Lui non, écoute...*



## PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE PREMIER



Je ne suis pas de ceux qui ont un grand génie... Enfin, c'est ce que me répétait sans cesse Gustave.

Gustave, c'était mon grand ami. En fait, c'était un ami de longue date, mais il n'était pas tellement grand. Gustave, c'était comme un doudou de bébé qu'on garde très longtemps par simple habitude. J'oubliais qu'il était irremplaçable parce qu'il était tout le temps là. Il était tout le temps là, jusqu'au jour où il a disparu.

Sylvia, ma mère, ou celle que je m'imagine être ma mère, n'a jamais existé réellement. Je sais qu'elle s'appelle Sylvia parce que c'est le nom qui apparaît sur mon certificat d'achat. Gustave me disait qu'il s'agit en fait d'un certificat de naissance, mais moi, je ne crois pas que je suis né. Je persiste à croire que j'étais là bien avant Sylvia et même avant Gustave. Je trouve complètement absurde l'idée d'avoir une naissance et une mort. Si c'était le cas, ça ne servirait à rien de vivre puisqu'on saurait pertinemment que c'est pour mourir.

Bref, Gustave détestait ces propos et j'imagine que si Sylvia, ma présumée génitrice, avait été là, elle aurait pensé comme lui. Qu'importe, de toute façon, Gustave a disparu. Je dis *disparu* parce que je trouve cela plus poétique. La vérité, c'est que je n'ai aucune idée d'où il est passé. J'ai cherché partout, même dans le panier de chaussettes sales, mais impossible de le retrouver.

Un jour, sœur Odile m'a dit qu'il partirait tôt ou tard et que je devais cesser de vivre seulement pour Gustave. Je l'aimais bien, sœur Odile, mais je ne comprenais presque jamais ce qu'elle me racontait. Toutes ses paroles étaient remplies de métaphores d'adultes à connotation spirituelle qui ne veulent absolument rien dire. Par contre, sœur Odile était la plus gentille des sœurs qui résidaient à l'orphelinat, et c'est pour ça que, Gustave et moi, on avait accepté de la tolérer. Maintenant qu'il était parti, je n'avais plus aucune raison d'aimer sœur Odile, d'autant plus que je la soupçonnais d'être complice ou responsable de cet assassinat mystérieux.

Je dis *assassinat*, mais c'est parce que c'est plus sympa d'imaginer quelque chose avec de l'action et un peu de folie. C'était morne et redondant, la vie dans cet endroit, alors je me plaisais à imaginer sœur Odile enfoncer son crucifix dans le dos de Gustave pendant qu'il ne s'y attendait pas. De toute façon, il n'était nulle part, alors je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas pu soupçonner quelqu'un. Si Dieu est bon, ça ne veut pas dire que tout le monde qui vit pour lui l'est aussi. Là-dessus, Gustave et moi étions d'accord. On

passait des soirées entières à potiner sur les sœurs afin d'alléger la triste routine. C'était la meilleure façon de passer le temps quand le sommeil n'arrivait pas.

Au début, je tournais dans mon lit jusqu'à ce que je m'endorme, mais un jour j'ai décidé que le sommeil ne pouvait jouer avec moi comme avec un vulgaire jouet. Alors j'ai choisi de m'occuper en l'attendant. Je crois qu'il s'est senti mal parce que, peu après, je l'attendais beaucoup moins.

Enfin, je l'attendais beaucoup moins jusqu'à ce jour où Gustave a disparu.



## CHAPITRE DEUX



Mon nom est Victor, du moins c'est ce qu'on dit. Je préfère croire que je m'appelle Auguste, comme l'empereur qui a créé la monarchie romaine à l'intérieur et l'Empire romain à l'extérieur. Celui-là même qui a fixé la marche de l'humanité pendant six siècles. D'ailleurs, Victor, ça ne ressemble à rien, ça ne fait penser qu'à ce drôle de poète qui n'a jamais écrit de livres à succès, il me semble. Auguste, c'est plus joli et ça réfère à plein de belles personnes, comme Auguste Renoir, qui a révolutionné la peinture, ou Auguste Comte, le philosophe français qui a instauré le terme *sociologie*.

Je n'ai aucune idée de ce que veut dire *sociologie*, mais j'ai vu ce mot dans des livres pour adultes, alors j'imagine que c'est important. Un jour, j'aimerais qu'on parle de moi dans un gros livre avec une reliure en cuir brune qui protège une tonne de pages remplies de texte sans images.

Voilà, c'est dit, alors je ne vous dirai plus que je m'appelle Victor et j'apprécierais que vous m'appeliez

Auguste, par respect pour mon obstination. Je ne suis pas de ceux qui ont un grand génie, mais je suis certainement de ceux qui ont une grande imagination, et ça, ça compte beaucoup plus pour moi.

D'ailleurs, il manquait de gens créatifs à l'orphelinat Sainte-Marie-des-Cieux, et sûrement qu'il en manquait dans la vie en général. Cela dit, je n'avais aucune idée de la vie en général parce qu'elle ne m'avait pas téléphoné pour me parler d'elle et parce que, en ces lieux, on n'avait le droit de parler que de maths et de Dieu.

Avec Gustave, c'était une chose qui était bien, on avait fait le choix de ne jamais parler de maths ni de Dieu. On préférait parler de la vie, à tort et à travers, sans vraiment savoir de quoi il s'agissait. On avait décidé un jour que la vie, ça ne serait pas n'importe quoi et qu'on aurait un plein droit de veto sur tout ça. J'adore l'expression *droit de veto*, c'est une belle image de voir un dictateur déguisé en vétérinaire.

Sœur Odile est venue me voir un matin. Décidément, le sommeil était contre moi et il avait oublié de partir au chant du coq. Je me suis donc fait chicaner parce qu'il fallait aller parler avec Dieu avant le petit-déjeuner, sinon ce n'était pas respectueux, qu'elle disait. Pourtant, le vieux pain sec qu'on nous servait tous les matins goûtait la même chose, qu'on lui parle ou pas.

J'ai essayé de bouder Dieu, une fois. Je n'avais pas envie de lui parler parce qu'il ne me répondait jamais et que, les amis, ça doit répondre quand on leur parle. Au début, je croyais qu'il avait mal à la gorge, mais,

après deux hivers, j'ai compris qu'il exagérait et que, si on devait boire du sirop répugnant pour guérir, il devait pouvoir en prendre lui aussi. J'ai donc décidé de ne plus parler à Dieu, ni au coucher, ni au dîner, ni au confessionnal.

J'ai reçu la fessée pendant trois mois et après, pour le bien de mon postérieur, j'ai décidé de reprendre contact avec lui. Au dîner et au coucher, je lui parlais dans une langue inconnue : c'était plus créatif et, comme ça, je pouvais lui dire n'importe quoi. Au confessionnal, par contre, ça ne marchait pas. Le prêtre qui nous confessait sortait chaque fois pour me tirer les oreilles parce qu'il ne comprenait rien et que c'est lui qui était chargé de faire le message à Dieu.

Quand Gustave était là, c'était plus facile d'avoir mal aux fesses, car ça le faisait rire et je me disais qu'au moins ça amusait quelqu'un. Après sa disparition, c'était différent, ça ne faisait plus rire personne parce que tout le monde à l'orphelinat était aliéné, n'ayant d'autre objectif que de manger, dormir, faire des maths et parler au ciel.

Voilà donc où je me situais, entre une bande de sœurs qui étaient passées à côté de tout pour rien et un troupeau de petits enfants seuls qui croyaient tout avoir parce qu'ils n'avaient jamais rien eu. Moi, Auguste le Grand, je ne pouvais plus tolérer ni les unes ni les autres, et sans Gustave pour me faire rire, je n'avais plus aucune raison de rester à l'orphelinat Sainte-Marie-des-Cieux.

Ma décision était prise : je ne parlerais plus ni à Dieu, ni de maths, ni de pain sec, et je partirais

pour continuer mon existence. Considérant qu'un jour je devrais mourir, il n'était pas question que ce soit là.

## CHAPITRE TROIS



J'ai appris à écrire dès mon jeune âge. Au début, ça ne servait à rien parce qu'on nous dictait quoi écrire. J'ai aussi appris le latin ; ça non plus ça ne sert à rien, c'est une langue morte. Je ne voyais pas pourquoi il fallait apprendre une langue morte tandis que nous parlions avec des vivants. Je me suis donc mis à écrire de la poésie pour changer un peu. Mon plus grand lecteur, c'était Gustave, étant donné qu'il ne savait pas lire. Je pouvais lui faire la lecture et changer les mots selon mon inspiration. Quand il est disparu, ça ne me servait plus à rien d'écrire ni de lire.

Je n'avais jamais eu de valise ni de sac à dos. Alors un soir, j'ai rempli ma taie d'oreiller avec mes choses personnelles. Je dis *choses personnelles*, mais elles n'étaient même pas à moi. Je n'avais aucun souvenir ni toutou cher, mais j'avais une paire de chaussettes, un vieux pantalon rapiécé et ma première dent de lait. Je ne la gardais pas par nostalgie, mais parce que j'ai tellement souffert quand sœur Clémence m'a enfoncé

les pinces dans la bouche pour l'enlever que je l'ai conservée pour me souvenir de toujours la haïr.

Gustave et moi, on avait prévu s'en aller d'ici. On élaborait des plans rocambolesques avec des obstacles et des finales qui changeaient selon notre humeur. En fait, juste rêver d'être ailleurs, d'avoir un lieu imaginaire commun, ça nous comblait tout autant.

Je n'avais jamais vu l'extérieur de la cour, la ville, la campagne ni la forêt. Une chance que les livres pour enfants ont des images pour nous permettre de parfaire notre imagination. Je crois que c'est pour ça que les adultes n'en ont plus : parce que leurs livres sont remplis de texte et ne laissent aucune place aux images. Je me suis promis que, plus tard, je ne lirais pas, pour éviter d'oublier.

Sœur Odile sortait chaque jour dans la cour pour frapper la vieille cloche toute rouillée qui régissait notre horaire. C'était incroyable de voir cette bande d'arriérés qui couraient s'enfiler comme si on les appelait pour manger du chocolat. Moi, j'étais habituellement le dernier arrivé parce que je trouvais ça nettement plus agréable de marcher que de me ruer vers l'enfer.

Gustave me manquait de plus en plus. J'avais beau imaginer le pire, ça ne me faisait même plus rire. Par moments, j'avais l'impression que le mieux serait de faire la paix avec Dieu et de rester à l'orphelinat en espérant que la vie passerait tranquillement. Cependant, je ne croyais pas être destiné à ça. Tous les Auguste avaient fait trop de grandes choses pour que, moi, je ne fasse rien. Sans vouloir leur enlever

quoi que ce soit, je croyais qu'il restait encore à faire, malgré tout.

Moi, Auguste sans nom de famille, j'allais changer le monde, s'il existait réellement.

« Moi, Auguste sans nom de famille, j'allais changer le monde, s'il existait réellement. »

Auguste n'est pas de ceux qui ont un grand génie. Mais il a un plan : s'enfuir de l'orphelinat Sainte-Marie-des-Cieux. Sur son chemin, il rencontrera des alliés qui seront charmés par ses perceptions candides et décalées de la vie ainsi que par sa sagesse d'enfant. Cependant, les apparences sont trompeuses...

Un roman qui enchante, qui étonne et qui, surtout, démontre magnifiquement que « l'imagination est plus importante que le savoir » (Albert Einstein).



Sévryna Lupien est détentrice d'un baccalauréat et d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques. Formatrice en arts et artiste multidisciplinaire, elle a vu ses œuvres exposées dans de nombreuses expositions solos et collectives. Elle est également libraire à la Coopsco Sainte-Foy, à Québec. *Je ne suis pas de ceux qui ont un grand génie* est son premier roman.

